

Les auteurs du cru montent au front



Alors que la saison littéraire française est lancée, les Suisses brillent aussi. Nos coups de cœur en toute subjectivité. Honneur à la romancière lausannoise Anne-Frédérique Rochat

Florence Millioud Henriques

Glissé au débotté, l'aveu est désarmant de spontanéité: Anne-Frédérique Rochat aime «avoir un livre d'avance». Depuis trois ans, depuis qu'elle a

pris la plume de romancière en attendant un rôle, la comédienne et dramaturge n'a pas manqué une rentrée littéraire. Son secret? A 37 ans, la Lausannoise l'enveloppe dans le sourire jouissant de l'ado qui

rêvait de cette existence: «Il y a Le Livre sur les quais, à Morges, là où foisonnent les idées. J'adore ces rencontres. Je fais tout pour y être invitée, donc j'écris des livres!» Qui, faut-il ajouter, trouvent une unité chatoyante: des romans en équilibre sur les déséquilibres et, surtout, des récits qui bouleversent par leur subtile humanité.

«Je fais tout pour être invitée au Livre sur les quais, à Morges, là où foisonnent les idées, donc j'écris des livres!»

A *l'abri des regards* condense cette approche. Ses protagonistes, rien, si ce n'est le grain qui déraile sur les sables mouvants de l'existence, ne les prédisposait à se rencontrer. Elle, épouse, maman et écrivain au service de l'imaginaire des plus petits, sent l'étreinte du passé comprimer sa gorge. Lui, veuf, taxidermiste, cherche à combler le vide d'un appartement devenu trop grand. Elle ressent un besoin viscéral de prendre du recul, il a une chambre à louer. *A l'abri des regards* creuse avec une douceur bouleversante les fêlures d'Anaïs, la quarantaine, de Basile, la soixantaine, de leurs proches et des existences broyées par un soudain trop-plein. «Il m'arrive, en croisant des gens, de percevoir des choses qui ne m'appartiennent pas. Sans être mystique, c'est très mystérieux.»

Livré avec une liberté stylistique qui claqué, porté par une ossature laissant les contradictions s'épanouir, le roman respire l'air vicié par un secret de famille, mais jamais on ne suffoque. Les voix s'entrechoquent, l'atmosphère pèse, elle est peut-être même désespérée. Mais, en caressant la vie avec une juste empathie, en lui donnant droit à l'erreur, ce sont des bulles d'oxygène que l'auteure libère.

Délicate mais cinglante mise à nu de ces plaies invisibles qui font chavirer les uns à l'insu des autres, son troisième titre, *A l'abri des regards*, s'inscrit dans la filiation d'*Accident de personne*, qu'elle publiait en 2012. Déjà, elle y sondait la difficulté de n'être que soi. Puis, toujours entre des allers-retours avec le théâtre, elle livrait *Sous-bois* (2013), qui laissait

l'instinct de sacrifice devenir un démon incontrôlable.

Un roman chasse l'autre, un quatrième livre est déjà en cours d'élaboration. Et il ne devrait pas rater le prochain rendez-vous annuel... Avec la régularité métronomique d'une hyperactive, mais surtout douée d'une ardeur communicative, Anne-Frédérique Rochat - Prix des lectrices de Femina 2008 pour une nouvelle, Bourse à l'écriture 2013 du Canton de Vaud pour une pièce de théâtre - aime ruser avec le temps, le prendre de vitesse pour se dépêcher de connaître la suite. Et doit l'admettre: cette suite, elle n'en touchera peut-être jamais les limites.

«Existentielles, les questions que je me pose n'ont pas de réponse. Elles en déclenchent d'autres, tournent en boucle. Je sens qu'il n'y aura jamais de fin. En fait, appuie-t-elle, j'ai l'impression que ce ne sont pas des réponses que je cherche. Néanmoins le questionnement me fait avancer. La démarche m'apaise. Car ne nous leurrions pas. Notre condition semble parfois désespérée: que fait-on là? Pourquoi doit-on affronter l'absurdité de perdre ceux que l'on aime? Et pour y survivre, tout me semble permis. L'humour y compris.» Ses romans le pratiquent de manière diffuse: un humour subtil, atmosphérique ou latent. Mais c'est à l'encre de la vie, dans son intimité, que les textes s'élaborent.

«A la fois désespérée et follement optimiste» dans sa lecture des enjeux de l'existence, la romancière brosse sa chronique avec la palette d'un peintre impressionniste. Elle ne juge pas. Elle utilise ce matériau ambiant comme la trame d'un

banal ordinaire, comme un puits de références communes.

Pénétrer l'âme des gens

Dans ses romans, le fil de l'histoire ondule sans artifices ni réels pics d'intensité, il chahute ses passagers, les détache à l'occasion pour leur donner un premier rôle. Et comme si leur théâtre de papier ne leur suffisait pas, comme s'ils respiraient notre oxygène, ses personnages haient l'esprit bien après la dernière page. «Petite, je rêvais d'être invisible pour pouvoir entrer chez les gens, voir comment ils vivent et les écouter parler», confie-t-elle. Le cursus scolaire bouclé, l'altruiste aurait pu viser la psychologie, mais les études ne l'attirent pas: l'envie de théâtre l'a déjà totalement engloutie. «Je poursuivais mon rêve: en changeant de rôle, je pouvais pénétrer l'âme des gens et essayer de comprendre les raisons de notre présence.»

Un peu voyeuse, Anne-Frédérique Rochat? Elle assume, et considère l'intimité comme son terrain de chasse: «Sans doute que la position de l'écrivain force à garder les capteurs ouverts, à se montrer plus réceptif. C'est alors que les connexions se branchent: c'est ce qu'on appelle l'inspiration.»



A l'abri des regards
Anne-Frédérique Rochat
Luce Wilquin, 320 p.
Morges, Le Livre sur les
quais, 5-7 septembre
**www.livresurles-
quais.ch**

50 Le nombre, approximatif, de livres romans qui sortent à l'automne. La rentrée littéraire française en affiche 607, soit 404 français (357 l'an dernier), et 203 étrangers (198): malgré la légère hausse apparente, ces totaux, notent les analystes, confirment une stagnation de la production par rapport à la période 2005-2012. Alors que «les valeurs refuges» flambent, le nombre de premiers romans est revu à la baisse.

147 Le nombre d'auteurs romans qui assisteront au Livre sur les quais, à Morges, du ve 5 au di 7 septembre. Au total, venus d'horizons cosmopolites, avec des œuvres et des enjeux variés, stars, figures cultes ou inconnus, ils seront plus de 350 à rencontrer lors de débats ou signatures. Alors que le marché du livre, en France du moins, accusait une baisse de 4% l'hiver dernier, l'activité des libraires se stabilise: la littérature a encore son mot à dire.

Jean-Michel Olivier

Le biographe qui romance



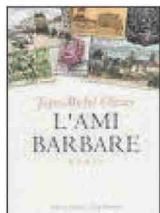
Jean-Michel Olivier ressuscite l'éditeur Vladimir Dimitrijevic, fondateur de L'Age d'Homme. Celui-ci voit passer ses amis, amantes,

ennemis, sa «fille gothique», son «fils businessman». Jean-Michel Olivier a imaginé Roman Dragomir – au prénom annonciateur du genre fictionnel du récit, en sosie de l'éditeur décédé dans un accident de la route en 2011, Yougoslave, puis fondamentalement Serbe dans les années 1990. Que l'on se rassure, l'auteur de *L'amour nègre* ne le traite pas à renfort de détails orgiaques, sa spécialité. Avec habileté et symbolisme (mais sil!), il narre dans ce roman, où «les 90% sont faux mais tout vraisemblable», un homme qui a fui son pays, est devenu footballeur, libraire puis éditeur au rayonnement international en publiant des auteurs russes et slaves censurés pendant le communisme. Ceux qui ont côtoyé «Dimitri» le reconnaîtront. Les autres découvriront une belle histoire.

Marianne Grosjean

L'ami barbare

Jean-Michel Olivier
Ed. de Fallois / L'Age d'Homme, 297 p.
Morges, Le Livre sur les quais, 5-7 septembre



Raluca Antonescu

La débutante qui chavire

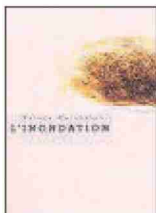


Ce premier roman possède des accents chaloupés oscillant entre le burlesque et la tragédie. Voir déjà le patronyme de certains héros, un

Jules César alors que l'empire d'un petit immeuble coule, ou dans cette histoire d'eau, une pétillante Mlle Perrier. *L'inondation* glisse dans une valse-hésitation perplexe face à un cataclysme qui révèle pathétiques cruautés et nobles bontés de l'espèce humaine. Roumaine d'origine, Raluca Antonescu, 38 ans, a grandi dans un village alémanique et vécu dans le canton de Vaud avant de s'établir à Genève. Néologismes et onomatopées un peu forcés pourront «faire plouf», comme elle l'écrit, mais cette chronique d'une calamité annoncée éclabousse avec des éclats toniques malgré la poïsse ambiante. Nous submerge alors une sensation curieuse: attachée au moindre détail, tactile, sonore ou atmosphérique, l'auteure s'invente un langage percutant à cause, justement, de ses petites maladroïsses. **Cécile Lecoultré**

L'inondation

Raluca Antonescu
Ed. La Baconnière, 296 p.
Morges, Le Livre sur les quais, 5-7 septembre



Noëlle Revaz

La chahuteuse qui persifle

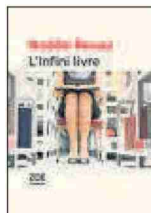


Noëlle Revaz, 46 ans, met son for intérieur en scène avec une suave persuasion. La noirceur se mêle ici de férocité, s'abandonnant

à de trop rares élans d'ironie. Car dans cet «infini livre» dont elle rêve comme d'un inaccessible éden, la Valaisanne paraît désespérée. Embusquée sous le masque de «sœurs jumelles littéraires» terrées dans le succès public et le confort conjugal, la romancière guette la moindre parcelle de vérité solide. Ou, au minimum, ce qui s'assimilerait à une authentique écriture. Le siècle, dit-elle, se délite en forfeitures multiples: personne ne va plus sous les livres, leurs auteurs n'y pénètrent qu'à reculons. Bref, la vacuité guette à tous les étages d'un univers absurde. La preuve, les amis s'y réduisent à des clics virtuels. La Valaisanne, souvent primée, dramaturge à l'occasion, brosse un futur surréaliste non exempt de parodie, de «prix Moebel» en «présentateur caoutchouteux». Mais l'angoisse prime: Revaz est à la page. **C.LE**

L'infini livre

Noëlle Revaz
Ed. Zoé, 314 p.
Morges, Le Livre sur les quais, 5-7 septembre



Peter Stamm

Le cosmopolite qui hante



Anomalie parmi ces Romands? Sans doute. Le Suisse, Français d'adoption puis Scandinave et New-Yorkais par inclination, relève

viscéralement de la terre des conteurs à la psychologie habile. *Tous les jours sont des nuits*, titre shakespearien, flirte avec le roman noir et le blues romanesque. Pour aboutir à un semblant d'explicitation, il faut en découdre avec la chirurgie esthétique, sonder les visages sur la toile ou la pellicule, gratter les apparences. La mise en abyme fascine par les vertiges de la création artistique. La belle Gillian, seul indice livré, brisée par la perte d'un amant, recluse peut-être, déjà prise dans les rets de l'oubli, posa jadis pour Herbert. Plus tard, le peintre et son modèle se retrouvent en Engadine. Leurs idéaux déçus, leurs ambitions canalisées dans la banalité, ils semblent résolus à une existence ordinaire. Pareille issue n'offrirait qu'une piteuse échappatoire à un auteur qui ne conjugue que le fantasme. La vérité pulse ailleurs. **C.LE**

Tous les jours sont des nuits

Peter Stamm

Ed. Bourgois, 203 p.



Max Lobe

Le fils prodigue qui voyage



Après *39, rue de Berne*, révélation d'un talent en puissance, Prix du roman des Romands 2014, Max Lobe négocie en souplesse un

retour attendu. *La Trinité bantoue* perpétue un style gouailleur qui se métisse de formules sophistiquées. En adéquation avec son sujet, le Camerounais, 27 ans, alterne le phrasé imagé et poétique de ses origines avec des trouvailles évocatrices: «Même à sec, la rivière doit conserver son nom.» Dans ce retour aux origines, le Bantouland, le héros, Mwána, parle souvent du «gombo», le nerf de sa guerre, soit l'argent. Et de la honte, indissociable compagne de route. De quoi provoquer des moments «cailloux» qui taraudent tout en stimulant, contre toute attente. Car sa génitrice, défaite par le cancer, réclame ses soins, et tout se bouscule: les confidences ultimes, les règlements pesants. Là, tout le processus d'«helvétisation» semble futile. Car se profile un autre exil, celui de la mort d'une mère. Touchant. **C.LE**

La Trinité bantoue

Max Lobe

Ed. Zoé, 200 p.

Morges, Le Livre sur les quais, 5-7 septembre

